

UE 21 – Dernière série de cours : lire et écrire au cycle 3 – la réécriture – © J-Marc Muller

Ce document en format PDF comprend :

- [Le passage de la frontière – récit](#)
- [Un extrait de Régis Debray, tiré de Éloge de la frontière \(Gallimard\)](#)
- [La genèse de la production de ce texte](#)

LE PASSAGE DE LA FRONTIÈRE

À mes collègues et amis professeurs de français au Kosovo¹

À mes étudiants M1 de Colmar engagés dans l'aventure de la réécriture

30 octobre 1999. Atterrissage à Skoplje, aéroport Alexandre le Grand. Ce jour-là, je vivrai la frontière, mais il me faudra des années, pour donner cohérence à des souvenirs factuels, consignés à la hâte, sur le vif, et depuis non relus. Y contribueront un cours sur la réécriture, et la mise en œuvre d'un principe pédagogique : l'enseignant doit se mesurer lui-même aux tâches qu'il prescrit aux apprenants. Me voici donc, en plusieurs sessions, tentant de relever au clavier ce défi : réécrire une page du carnet de mon premier voyage au Kosovo, près de 12 ans plus tard. Je me prendrai donc moi-même au jeu, jusqu'à la production, imposée, d'un texte de la « bibliothèque ». Ce seront des extraits d'un petit livre de Régis Debray, *Éloge de la frontière*, paru en 2010, soit près de 11 ans après cette aventure. Le journal s'est donc transformé en autre chose. Quel type d'écrit au juste ? La réponse serait-elle dans le dernier jet ?

A l'aéroport, le passage, contrairement à notre attente, avait été relativement facile, étonnamment impersonnel aussi. Est-ce parce que les voyageurs, dans leur grande majorité, étaient des « internationaux » ? La police des frontières macédonienne était, comme souvent, un métier accessible aux femmes. Les douanières d'Alexandre sont sans âge,

¹ Les périple évoqués dans ce texte ont pour cadre différentes actions de formation menées au Kosovo par un groupe d'enseignants français d'Alsace. Notre institut fut partie prenante des premières actions. En 2010, la formation a eu pour seul support institutionnel le Mouvement pour une Alternative Non violente, groupe centre Alsace. L'absence d'une aide efficace au maintien de la langue française et de la « francophonie » au Kosovo, de la part de notre Etat, mais aussi de la société civile française, ne peut qu'étonner ceux qui, bien rares, font aujourd'hui le déplacement dans ce pays. Le Kosovo vécut pourtant, dans les jours sombres de la dernière décennie du XX^e siècle, avec [Ibrahim Rugova](#), une expérience pédagogique extraordinaire : *l'école parallèle*. L'histoire de cette aventure pédagogique, reste à écrire.

engoncées dans des uniformes bleus ; le haut du corps seul dépasse dans le cadre vitré des cabines. Nous faisons glisser nos passeports par l'ouverture du guichet, elles les tamponnent machinalement, le regard vide. La consultation des archives du *Courrier des Balkans* me le confirmera : l'intervention de l'OTAN avait à l'époque compromis un fragile équilibre dans cette république de l'ex-Yougoslavie, où les Casques bleus étaient déployés depuis 1993. Elle était perçue comme favorable à la communauté albanaise, nombreuse, et propriétaire de terrains de part et d'autre de la frontière entre la Macédoine et le Kosovo. Pris dans le flot des « internationaux », nous n'étions, sans doute, pas tout à fait les bienvenus. Mais aujourd'hui, je m'interroge aussi sur cette déception d'avoir été si peu pris en considération. Ni sourire d'accueil, certes, mais pas davantage d'interrogatoire, ni de fouille, à quelques semaines de l'arrêt des hostilités dans une région toute proche. Nous aurions apprécié, secrètement, qu'on nous fît quelques problèmes. Mais nos passeports parfaitement en règle étaient des sésames. Et d'ailleurs, ne venions-nous pas de cette Europe prospère, qui plus de 10 ans auparavant avait inventé « l'espace Schengen », principe de dénégation de la frontière ? Mais après tout, les Balkans, dont l'histoire compliquée est précisément une interminable saga de frontières, nous rendait la monnaie de notre pièce. Ignorant ces fondamentaux, missionnaires du « sans-frontiérisme », nous n'étions donc rien : immunisés certes, mais en échange transparents, invisibles, quantité négligeable.

A la sortie de l'aéroport, nous basculons dans un autre monde. Pour gagner la frontière avec la Serbie, maintenant du Kosovo sous protection de l'OTAN, nous prendrons un « taxi ». Clandestin n'est pas le mot, car aucun taxi ne semble afficher une raison sociale. Ce sont des Macédoniens albanais, possédant une voiture, qui gagnent provisoirement leur vie en faisant la navette entre l'aéroport de Skoplje et la frontière de Kumanovo. Nous sommes submergés par les propositions. J., qui nous a déjà précédé cet été, sait s'y prendre et la course est prestement négociée à une soixantaine de « deutschemarks² » dans un mélange d'allemand, d'anglais et de langue vernaculaire, incompréhensible en dehors d'un échange strictement utilitaire. La grosse berline de marque allemande est spacieuse. Nous sommes quatre, le coffre avale une montagne de bagages. Mais à la conduite la voiture se révèle peu sûre : suspensions à bout de course, des ceintures de sécurité dont la présence rassure, mais qu'il nous faut oublier, car elles ne fonctionnent pas. Notre chauffeur se

² En 1999, la monnaie du Kosovo est encore le mark allemand ; elle est ensuite passée à l'euro.

lance à tombeau ouvert, au prix de dépassements hasardeux. Toutes sortes de véhicules empruntent cette route étroite, défoncée par endroits, sans marquage évident : voitures particulières, poids lourds chargés de matériaux, longs convois militaires, portant les lettres blanches de la KFOR. Le ciel de cette fin d'après-midi appartient aux hélicoptères de l'OTAN, énormes insectes bourdonnant à basse altitude. Des panneaux de circulation, sans doute provisoires, se dressent çà et là pour régler le trafic ; certains tiennent dans des piles de vieux pneus. A quelques kilomètres de la ville, le long de la chaussée, en contrebas, les restes d'un immense campement fait de tentes indécises dans un champ de détrit. Le chauffeur nous fait un signe entendu. Nous comprenons qu'il s'agit d'un camp de roms. Des centaines de personnes croupissent encore là : « *Sie haben gestohlen* »³ dit notre conducteur essayant de nous expliquer autre chose, sans doute pour justifier le sort fait à ces gens, mais son allemand-anglais-albanais nous reste incompréhensible

L'arrêt est obligatoire à 500 mètres de la frontière. Brusquement, nous voilà grossissant une foule de piétons, hommes, femmes, enfants, traînant leurs lourds bagages. D'où viennent ces gens ? Mystère⁴. Nous réglons la course à notre taxi et il disparaît. Aucun véhicule privé ne peut passer. Sauf, par un couloir réservé, un ou deux gros 4x4 portant le sigle de la MINUK⁵, c'est-à-dire de l'administration onusienne, les nouveaux maîtres. Autour de nous tout le monde est à la même enseigne. L'attente est éprouvante, mais elle s'effectue dans une étrange ambiance de détachement serein, dû peut-être à la douceur exceptionnelle de cette soirée automnale. Aucun incident, à peine des récriminations murmurées. C'est difficile surtout pour quelques jeunes mères portant leur bébé. Nous verrons une famille passer devant nous, moyennant quelques billets discrètement glissés. Des adolescents rieurs et débrouillards chargent, pour quelques pfennigs, sur des brouettes toutes neuves les valises trop lourdes. La brouette : emblème de l'aide internationale à la reconstruction ; ce cadeau basique des ONG spécialisées sert à tout, au

³ « Ils ont volé ».

⁴ Vraisemblablement de trois origines : d'abord des Albanais de Macédoine, qui faisaient sans doute l'objet des contrôles les plus stricts ; ensuite les Albanais du Kosovo membres de la « diaspora » travaillant à l'étranger, principalement en Suisse et en Suède, dont la liberté de circulation était avant le conflit très limitée ; enfin les réfugiés accueillis par contingents limités par des pays de l'espace Schengen, notamment l'Allemagne, l'Autriche, et la France.

⁵ Mission d'administration Intérimaire des Nations Unies au Kosovo.

transport des paquets, mais aussi à des empilements en équilibre instable de cartouches de cigarettes Marlboro : qui possède une brouette peut monter un commerce.

Dans la guérite vitrée, les douaniers ne font pas de zèle, ou plus exactement, ils font exprès de faire traîner les choses. Ils ne sont équipés, semble-t-il que d'un ordinateur d'un modèle ancien, avec écran monochrome. Ce contrôle, étrange au demeurant, qui filtre les sortants, non les entrants se fait à l'ancienne. Les passeports sont ramassés par séries d'une douzaine, ils disparaissent pour une durée indéterminée, et nous distinguons vaguement les sbires à l'intérieur, enregistrant laborieusement tous les noms en les tapant avec un seul doigt. Ils s'autorisent des pauses fréquentes. Un gradé portant képi et galons surgit comme d'un diable de sa boîte, il hurle, pour obliger notre colonne à resserrer les rangs. Tout le monde obtempère.

Sur le moment, je n'avais pas compris l'apparente indifférence de cette foule, proche de l'apathie. Il m'a fallu, plus tard, ce travail de réécriture. C'est le petit ouvrage de Régis Debray qui a achevé ma prise de conscience, même si je pense l'avoir, à l'époque, amorcée confusément. C'est que nous étions environnés d'une multitude qui tout simplement « rentrait au pays », après dix longues années d'oppression. Sans débordement d'allégresse : beaucoup de ces gens de la « diaspora » albanaise du Kosovo allaient découvrir des champs dévastés, des maisons détruites, et pire, certains devraient faire le compte de parents, de cousins ou de voisins, morts ou disparus ; ils devraient commencer un travail de deuil. Mais qu'importe, avec l'intervention de l'OTAN (Clinton the King⁶ !), un mur de haine et d'exclusion, maintenu par un état policier dévoyé, était tombé et il faisait place, maintenant, à une frontière : protectrice, gage d'une identité et d'un commencement de reconnaissance. Promesse, aussi, d'ouverture, donc d'un avenir. Même les 4x4, avec chauffeur attitré et cargaison de fonctionnaires ou de militaires, qui nous grillaient gentiment la politesse, entraînent dans la construction d'un scénario rassurant : non pas un vague *no mans'land* suspendu à un cessez-le-feu, mais un authentique poste frontière, avec arrêt obligatoire et contrôles des papiers, comme il convenait, nonobstant l'esprit Schengen, entre « états de droit ». Tout un peuple dispersé, comme le dit si bien ce curieux mot de « diaspora », ancré dans l'histoire

⁶ Graffiti très répandu au Kosovo, après l'intervention de l'OTAN du mois de mars 1999

mythique d'un autre peuple de l'exil, retrouvait en franchissant ce modeste portail, quelque chose de son histoire perdue.

Car le poste frontière de Kumanovo, à vrai dire, ne payait pas de mine. Mon cahier de l'époque n'est pas explicite sur les symboles qui le matérialisaient. La série de panneaux en langue serbo-croate (caractères cyrilliques), en albanais, en anglais est un souvenir plausible, mais imaginé. Nous étions en novembre 1999, moins de six mois après la fin de l'intervention de l'OTAN au Kosovo livré aux exactions de l'armée et des paramilitaires serbes. La vraie frontière avec la Macédoine, la définitive, pour autant que ce mot ait du sens dans les Balkans, allait être fixée seulement en 2009. Régis Debray associe la frontière au puissant schème imaginaire de la montée, à des signes forts de la transcendance et du sacré, en vertu d'un « axiome d'incomplétude », qu'il définit par cette formule : « aucun ensemble ne peut se clore à l'aide des seuls éléments de cet ensemble ». A titre d'exemple, il évoque un « sémaphore en houlette », s'élevant d'un « espace-plan délimité » : « obélisque, flèche, colonne, rostres, statue de la Liberté, tour Eiffel ou montagne sacrée » : autant de symboles du « dieu Terme » que les États, principalement les petits, font proliférer pour marquer leurs limites. En ce dernier jour d'octobre 1999 il était cependant trop tôt. Ils étaient rares encore, les symboles altiers du dieu Terminus honoré des Romains, ces lointains précurseurs des « internationaux », qui, dans leurs temps, n'avaient pas leur pareil en gestion politique des frontières. Le Kosovo fraîchement libéré était pris de court : en ces lendemains de guerre, nous allions découvrir, seulement, de l'autre côté des guérites macédoniennes, flottant fièrement dans la brise, l'oriflamme de Skenderberg⁷ : l'aigle bicéphale noir sur fond rouge sang du Kosovo albanais.

Ainsi donc les garde-frontières pouvaient bien morigéner la file, faire durer l'attente : dans la conscience de tous ces voyageurs, le passage était *sûr*, dans les deux sens de ce mot. Cette frontière avait une vocation : faire office, le plus légalement du monde, de passoire. A l'inverse, je comprends maintenant mieux le drame des roms en contrebas de la route à la sortie de Skoplje. Eux, pour le moment, avaient été expulsés des territoires définis par la frontière, et ils étaient relégués dans un espace échappant à son principe de régulation. De telles zones violentes d'exclusion sont souvent délimitées par de hauts murs, couronnés de barbelés, sévèrement filtrées par des *check-points*. Ainsi

⁷ Héros national de la résistance à l'Empire ottoman, au XVI^e siècle

après la seconde Intifada (2003), le mur édifié par Israël pour se couper des présumés terroristes palestiniens, que je découvrirai au cours d'un voyage fait l'année 2011, trois mois avant cette réécriture. Mais il arrive, et c'était le cas de ce camp de roms en Macédoine, que ces murs soient invisibles.

De l'autre côté, nous attendaient ce jour-là nos amis du Kosovo qui devaient nous mener à Gjilan, ville du Sud-est du pays. Bientôt les retrouvailles fêtées lors d'un premier arrêt, juste de l'autre côté, dans un café. La taverne frontalière : autre lieu d'élection, modeste, mais chaleureux, du dieu « Terme », vénéré là-bas dans l'encens permanent des fumées de cigarettes. Bientôt nous allions découvrir les plaies encore non cicatrisées de ce qu'il faut bien, aujourd'hui, avec le recul historique, appeler une guerre européenne, au chapitre « Kosovo » de l'implosion de la Yougoslavie de Tito. Une parole recueillie dans mon carnet, de la bouche d'un homme dans la file d'attente, qui parlait l'allemand, et se disait faire partie de la diaspora kosovare de Suède, résume ce drame : « *Il faudrait trente ans à un écrivain pour écrire tout ce qui s'est passé là...* ».

ÉPILOGUE

Plus tard, je ferai au Kosovo trois autres voyages, en 2000, en 2001, et le dernier après une longue interruption début novembre 2010. Toujours cette exceptionnelle douceur des automnes. Je ne vivrai plus cette émotion de la traversée de la frontière. Pour la dernière expédition, une compagnie « low cost » nous déposera à Pristina, capitale de la nouvelle République dont l'indépendance aura été reconnue en 2008. Le passage de la frontière restera, pour nous, simple formalité. D'autres policières des douanes, en uniforme bleu, albanaises du Kosovo, nous contrôleront pour la forme ; elles ne tamponneront même plus nos passeports de voyageurs sans frontières. Incident cocasse : l'un de nous, pressé d'en griller une alors que nous sommes encore dans l'enceinte de l'aéroport, se fera vertement rappeler à l'ordre. Les temps ont changé, et le dieu frontalier n'apprécie plus cette sorte d'encens. Nous prendrons encore des « taxis » privés, mais la course sera négociée en euros, la nouvelle monnaie transfrontalière, aux billets banalisés, avec des séries de ponts jetés sur des fleuves interchangeable. En revanche, l'axiome d'incomplétude, clé de la méditation de Régis Debray, se trouvera confirmé ; nous en aurons la preuve dans nos déplacements à l'intérieur

du pays. Exclue de Schengen, la jeune République aura multiplié les signes de transcendance accrochant « l'envol à l'enclos ». Pour le moment, et peut-être pour longtemps encore, dans une certaine anarchie. *Clinton the King*, en nouvel Alexandre, aura sa statue, à la sortie de la ville, aux abords d'un échangeur de voies urbaines roulette russe pour les piétons. Pour lui faire bonne mesure, une réplique de la statue de la Liberté, aura élu domicile sur le toit d'une tour. Mais raison politique oblige : c'est à l'indifférente Europe, tétanisée par la crise, que d'autres symboles adresseront, désespérément, leur demande de complétude. En témoigne le drapeau adopté en 2008, avec la proclamation de la République indépendante. Exit l'aigle bicéphale de Skenderberg. Le nouvel emblème est fait désormais d'une sobre silhouette jaune sur fond bleu dessinant le tracé des frontières. Elle est surmontée de 6 étoiles blanches formant un léger arc de cercle ; ces dernières représentent, à la demande expresse de l'ONU, les six minorités du pays. Parmi elles, les Roms voleurs, rejetés en contrebas de la route de Kumanovo, symboliquement réintégrés. Ce drapeau tout neuf, nous le verrons partout, jusqu'au sommet des totems lumineux des stations service (*kosova petrol*). Dans ce petit pays où les minarets, parfois tout récents, et les églises orthodoxes, souvent abandonnées se disputent l'espace, une petite minorité de catholiques aura pour elle, en gage d'ouverture, sinon d'esprit laïque, une cathédrale flambant neuve et surdimensionnée. Ce chantier a été voulu, dit-on, peu avant sa disparition prématurée en 2006, par Ibrahim Rugowa, le « Gandhi des Balkans », homme du rapprochement des ethnies en conflit, et qui sut le traduire en projet politique.

Il fallait aussi au Kosovo, une bonne fée tutélaire, compatissante aux souffrances endurées, porteuse d'une grande utopie planétaire. Au cœur de Pristina, à deux pas du siège du gouvernement, jaillit l'eau d'une fontaine à l'effigie d'une Vierge à l'enfant ; son nom : Anjezë (Agnès) Gonxhe Bojashiu, plonge ses racines dans l'antique et mystérieuse langue des Illyriens, des Thraces et des Doriens, les lointains ancêtres des Albanais ; mais le monde la connaît mieux sous celui de Mère Teresa. La principale avenue de Pristina lui est dédiée. D'une famille catholique de haut lignage, cette icône albanaise (1910-1997), dont le tombeau est à Calcutta, est née à Skoplje. Pour l'Albanie, le Kosovo et la Macédoine, trois peuples aspirant aujourd'hui à dépasser leurs frontières, Nëna Terezë, *Mother Teresa* est aujourd'hui, un « passeport pour l'Europe⁸ ».

⁸ Citation de l'évêque de Pristina, Don Lush Gjengui

La bibliothèque

Extraits de **Éloge de la frontière**, Régis DEBRAY, NRF Gallimard, 2010

Le dieu Terme se dresse en gardien à l'entrée du monde. Autolimitation : telle est la condition d'entrée. Rien ne se réalise sans se réaliser comme un être déterminé. L'espèce dans sa plénitude s'incarnant dans une individualité unique serait un miracle absolu, une suppression arbitraire de toutes les lois et de tous les principes de la réalité. Ce serait la fin du monde.

Ludwig Feuerbach, Contribution à la critique de la philosophie de Hegel, 1839 (cité en exergue par Régis Debray dans son ouvrage)

*

Faut-il le préciser ? Interface polémique entre l'organisme et le monde extérieur, la peau est aussi loin du rideau étanche qu'une frontière digne de ce nom l'est d'un mur. Le mur interdit le passage ; la frontière le régule. Dire d'une frontière qu'elle est une passoire, c'est lui rendre son dû : elle est là pour filtrer. (page 39)

*

A quoi sert la frontière, en définitive ? A faire corps. Et pour ce faire, à lever le museau. L'enceinte exalte le rampant et nous coiffe d'invisible. Tout site enclos est « un appareil à faire monter ». Pagode à cinq étages ou donjon dans le vieux Japon ; clocher ou campanile dans la France du seigle et du blé. Cet invariant ascensionnel, car rien ne montre qu'une rupture se soit produite qui ait transformé radicalement les forces profondes auxquelles obéit le regroupement humain, s'éclaire à ce que j'appelle l'axiome (et non le théorème) d'incomplétude : « Aucun ensemble ne peut se clore à l'aide des seuls éléments de cet ensemble ». D'où vient que chaque fois qu'un bourg informe se transforme en cité, ou un semis de villes en nation, s'élève d'un espace plan délimité un sémaphore en houlette - obélisque, flèche colonne, rostres, statue de la Liberté, tour Eiffel ou montagne sacrée ?

La flèche donne son assise à la cathédrale, comme le beffroi à la commune. Le fait (sans doute indémontrable, mais observable à tous les échelons) qu'aucun ensemble organisé ne puisse se clore à l'aide des seuls éléments de cet ensemble conduit à combiner l'eau et le feu. Il accroche le transcendant à l'immanent et l'envol à l'enclos. (...)

Un peuple (...) c'est une affaire à la fois plus sulfureuse et plus fantasque : une question de mythes et de formes. Sont demandées une légende et une carte. Des ancêtres et des ennemis. Un peuple, c'est une population, plus des contours et des conteurs. C'est quand la France de la III^e République s'est moulée dans un Hexagone saumon sur les cartes murales de l'école qu'elle s'est lestée de la Légende des siècles et du Tour de la France par deux enfants. La misère mythologique de l'éphémère Union européenne, qui la prive de toute affectio societatis, tient en dernier ressort à ceci qu'elle n'ose savoir et encore moins déclarer où elle commence et où elle finit... (pages 61-64)

GENÈSE DE LA PRODUCTION DE CE TEXTE

Je n'écris pas au courant de la plume des oiseaux. J'écris au raturant de la plume d'un stylo⁹.

Cette partie est donnée pour illustrer le travail mené ensemble autour de la réécriture. Les réécritures sont données en italiques. Dans les commentaires, j'ai mis en caractères gras des mots du « métalangage », qui pourront être utilisés par les scripteurs qui feront le 21 mai l'analyse des étapes de la construction de leur propre texte.

Le premier jet

Arrivée à Skolpje. Le passage est relativement facile à l'aéroport. Personnel féminin dans des cabines. Elles tamponnent nos passeports de manière inexpressive. Haie de chauffeurs de taxis albanais. Une course jusqu'à la frontière du Kosovo se négocie 60 DM. Notre voiture est peu sûre : il y a bien des ceintures, mais elles ne fonctionnent pas. La route est très fréquentée, par toutes sortes de véhicules, dont de longs convois de la KFOR. Hélicos dans le ciel. Tout se côtoie : richesse et misère. Les panneaux tiennent dans des piles de vieux pneus. Le chauffeur nous indique à quelques kilomètres de la ville (pas noté l'endroit) un camp de roms. Des centaines de gens croupissent là au motif : « Sie haben gestohlen ». A 500 mètres de la frontière, arrêt obligatoire. Grande agitation. Nous traversons la dernière portion à pied, en portant nos bagages. Enfants avec brouettes, proposant portage (+ des cigarettes). Est-ce le matériel acheminé pour la reconstruction qui est détourné ? Le passage à la frontière est éprouvant (encore que nous prenions la chose du bon côté... folklore ?)

⁹ Jacques Prévert, Les chiens ont soif, Fatras, Poésies Gallimard

Masse de gens agglutinés. Dans la guérite, ils ne font pas de zèle, ils sortent de temps en temps pour prendre l'air. Deux ordinateurs ; ils tapent laborieusement tous les noms avec un seul doigt. Un chef surgit, hurle pour obliger la colonne à se resserrer en une seule file. C. discute avec un albanais qui travaille en Suède. Il nous dit : « Il faudrait trente ans à un écrivain pour écrire tout ce qui s'est passé là... ». De l'autre côté on nous attend : A, F. et P. Première de nos innombrables haltes dans un café. [Route dans la nuit qui tombe rapidement. Je suis dans la voiture de P. avec C. Gjilan. 1° étape, le centre culturel. Une grande belle salle avec murs blancs, grande baie vitrée au fond : tas de livres dans des caisses (convoi Teresa ?). Où dormir ? F. nous emmène dans la famille de V. Extraordinaire arrivée dans un quartier obscur. Coupure d'électricité. Bel appartement de centre ville avec cour intérieure et grand escalier. Sommes accueillis à la bougie. Intérieur spacieux, accueillant. Thé. Tapis. Une petite fille de deux ans s'endort dans un berceau traditionnel vigoureusement secoué. Nuit réparatrice.]

Commentaires.

A ce stade, je n'ai pas encore défini la portée de mon texte : il n'y a donc pas encore de **planification**. Il s'agit là à peu de choses près de la **copie** d'un cahier de bord tenu au jour le jour. Le texte a une forme narrative. C'est un épisode auquel, plus ou moins volontairement, j'ai donné une structure : une étape dans un voyage, une arrivée. Il comporte des éléments symboliquement forts : l'arrivée à Skoplje, le déploiement des forces militaires, le camp de roms, le passage mouvementé de la frontière, et surtout cette parole du Kosovar de Suède. Elle pourrait servir de conclusion au texte, mais cette idée est en concurrence avec une autre : terminer avec l'image de la petite fille au berceau. **L'énonciation** est simple : le narrateur scripteur fait partie d'un groupe, donc alternativement un « je » et un « nous ». Il restitue la « film » de son aventure : les verbes sont à l'indicatif présent.

Réécriture 1

*Arrivée à Skoplje. A l'aéroport, le passage, contrairement à notre attente, est relativement facile. Est-ce parce que les passagers, dans leur grande majorité, sont des « internationaux » ? La police des frontières macédonienne est composée de femmes sans âge, engoncées dans des uniformes bleus. Nous glissons nos passeports dans la petite ouverture de la cabine, elles les tamponnent machinalement, sans même nous accorder un regard. **A la sortie, nous basculons dans un autre monde.** Pour gagner la frontière avec la Serbie, maintenant du Kosovo sous protection de l'OTAN, nous prendrons un taxi. Clandestin n'est pas le mot, car toutes les voitures sont banalisées. Nous sommes submergés par les propositions. J. connaît la musique, et la course est prestement négociée à une soixantaine de DM dans une langue indécise, mélange d'allemand, d'anglais et d'albanais.*

Cette version est très proche de la précédente. Mais des changements vont orienter la suite dans une direction plus précise. D'abord ce regard inexpressif des policières des frontières. Ensuite cette phrase que je relie spontanément à cette expérience : « A la sortie, nous basculons dans un autre monde ». Phrase facile, stéréotypée, mais qui contribue de manière décisive à la **planification** de la suite : écrire non pas sur l'arrivée, mais sur le

passage. Relisant cette réécriture, je constate que j'y ai mis aussi une **addition explicative** : « Pour gagner la frontière avec la Serbie, etc. » : première prise en compte du lecteur. La nécessité d'**expliquer** sans alourdir la narration sera un problème. La solution sera, à la fin, de mettre ces éléments d'explication dans des notes de bas de page.

Réécriture 2

Arrivée à Skoplje. Ce jour-là, je vivrai la frontière, mais il me faudra des années, un projet de réécriture, et la lecture d'un petit livre de Régis Debray, pour donner cohérence à des souvenirs factuels, griffonnés sur un vieux cahier.

Commentaire

J'avais acheté ce livre l'an dernier, pour l'offrir, et je n'avais fait que le parcourir. Une circonstance contingente me remet cet achat en mémoire : mon texte se construit pendant la campagne présidentielle, et j'ai entendu sur France Culture, le compte rendu d'une réaction vive de Régis Debray à une tentative d'exploitation de son ouvrage pour justifier l'idée d'une fermeture des frontières françaises aux immigrants. Sur la Toile, je retrouve, résumées, les thèses de l'ouvrage. En attendant de lire Debray dans le texte, je réécris ce début. Se pose maintenant un problème, qui découle de **la complexification du pôle énonciatif**. S'il prend cette tournure, mon texte va me contraindre à un va-et-vient entre deux instances : celles du voyageur de 1999, celle de l'auteur du récit, en 2012, qui est informé de l'ouvrage de Debray, paru en 2010, et qui va le lire : je ne suis plus l'auteur que j'étais, dans la posture du voyageur écrivant son carnet de voyage. Constat : cette réécriture **épaissit** non seulement l'instance narrative, mais aussi le projet du texte, qui est ici **explicité** : « un projet de réécriture ».

Réécriture 3

Sur le moment, je ne comprends pas l'apathie de la foule. Il m'a fallu, plus tard, ce travail de réécriture. C'est une lecture qui a cristallisé ma prise de conscience. Nous étions environnés d'une foule qui tout simplement « rentrait au pays », après 10 longues années d'oppression. Sans débordement d'allégresse : en très grande majorité, ces gens allaient découvrir les maisons détruites, et pire, faire le compte des morts et des disparus, commencer un travail de deuil. Mais qu'importe, avec l'intervention de l'OTAN, un mur était tombé et il était maintenant remplacé par une frontière : protectrice, gage d'une identité et d'une liberté retrouvée. Promesse, aussi, d'ouverture, donc d'un avenir.

Commentaire

Cette réécriture est la première qui suit la lecture, rapide, de l'ouvrage de Debray. Il y aura pas la suite plusieurs ajustements. L'expansion procède du texte de Debray, dont je commence à m'imprégner, sans le citer mot à mot. La phrase qui m'intéresse aussi est la deuxième : « *C'est une lecture qui a cristallisé ma prise de conscience* ». En toile de fond aussi, les connaissances que j'ai pu accumuler sur l'écriture autobiographique. Ayant lu Rousseau, Sartre, Vallès (et tout dernièrement un extrait de Leiris), je sais que toute prétention

à retrouver la conscience de celui que je fus est un leurre. C'est moi lecteur de 2012 qui (re)passe cette frontière en 1999.

Réécriture 4

Les douaniers pouvaient bien vociférer, faire durer l'attente : dans la conscience de tous ces gens, le passage était sûr, dans les deux sens de cet adjectif. A l'inverse, j'ai mieux compris le drame des roms en contrebas de la route menant vers Muranovic. Eux, pour le moment, étaient relégués dans un espace que ne régulaient aucune frontière, aucun « dieu Terminus ». De telles zones violentes d'exclusion sont souvent délimitées par de hauts murs, couronnés de barbelés, surveillés par des miradors. Mais il arrive, c'était le cas en Macédoire, que ces murs soient invisibles.

A ce stade, la réécriture continue de s'épaissir de références au texte de Debray. Au risque de verser dans la lourdeur, j'emprunte à l'écrivain ses concepts : la frontière principe de régulation, et quelques-unes de ses références étincelantes, comme le dieu Terminus. Muranovic est une erreur, qui sera corrigé plus tard : il s'agit de Kumanovo. Mais surtout, cette réécriture fait passer mon récit dans une forme de production « **scriptible**¹⁰ ». L'argumentation de Debray me renvoie à l'évocation du camp des Roms, d'ordre anecdotique au début du texte. L'idée me vient de « faire retour » sur cette évocation interne : le texte commence à faire référence au texte, devenant « autoréférentiel ». C'est le point de départ d'une série de ces procédés d'autocitation, qui « me viendront » plus tard. Un texte par son expansion peut donc générer sa « règle d'écriture » dont le scripteur, devenu conscient, peut jouer. Un lecteur découvrant le texte abouti pourra y voir un fait de construction mûrement anticipé, alors que c'est là le produit de la réécriture.

Réécriture 5

De l'autre côté, nous attendaient en ce mois de novembre nos contacts au Kosovo. Bientôt les retrouvailles fêtées lors d'un premier arrêt, juste de l'autre côté, dans un café ; la taverne frontalière : autre lieu d'élection, modeste, mais chaleureux, du dieu « Terme », ici vénéré dans l'encens permanent des fumées de cigarettes. Bientôt nous allions découvrir les plaies encore non cicatrisées de ce qu'il faut bien, aujourd'hui, avec le recul historique, appeler une guerre européenne, au chapitre « Kosovo » de l'implosion de la Yougoslavie de Tito. Une parole recueillie dans mon carnet, de la bouche d'un homme dans la file d'attente, qui parlait l'allemand, se disant faire partie de la diaspora kosovare de Suède, résume ce drame : « Il faudrait trente ans à un écrivain pour écrire tout ce qui s'est passé là... ».

Cette réécriture 5 devait constituer la fin du texte. La parole du Kosovar de Suède est d'abord restée pour moi un souvenir marquant, que je n'ai jamais oublié. C'est maintenant, écrivant ce commentaire, qu'apparaît l'autre raison de mettre en valeur cette parole : elle pointe aussi... un projet d'écriture littéraire.

¹⁰ Sur le texte scriptible voir Roland BARTHES, S/Z, 1970, Seuil

Réécriture 4

30 octobre 1999. Atterrissage à Skoplje, aéroport Alexandre le Grand.

Cette réécriture 4, tient dans un ajout minuscule : je précise « aéroport **Alexandre le Grand** ». C'est au départ une information, trouvée au par hasard avec Google, en corrigeant Muranovic en Kumanovo. Un autre phénomène d'ordre scriptural s'est joué là. D'abord parce que le nom de l'aéroport a donné au texte un relief d'ordre documentaire. On sait que les **toponymes** contribuent efficacement à ces « **effets de réel** » ; ils font le « réalisme » d'un texte, le procédé relevant au contraire de l'illusionnisme¹¹. Mais surtout, cet ajout, sera à l'origine de l'**expansion** ultérieure du texte, par la puissance évocatrice du personnage. Le rapprochement se fera avec le « King » Clinton, télescopant deux souvenirs précis : les graffitis de 1999, et la statue du Pristina, découverte en 2010. C'est donc un **MOT** qui produira le télescopage, et non pas l'idée, encore moins un schéma planifié. Il me confirme dans cette intuition : pour faire écrire des enfants, les **inducteurs**, voire de simples mots du lexique, sont peut-être plus efficaces que des consignes, si précises soient-elles, ou des prescriptions de « types de textes ». Toute une pédagogie de l'écriture, reposant sur des principes dirigistes voire productivistes du début des années 90 (hégémonie, par exemple, du fameux schéma narratif posé comme point de départ) font peut-être fausse route.

Réécriture 8

a) Mais raison politique oblige : c'est vers l'indifférente Europe, tétanisée par sa crise, que d'autres signes adresseront, désespérément, leur demande de complétude. Relégué au second plan, le fier aigle noir albanais, et remplacé par un drapeau européen aux étoiles jaunes sur fond bleu, converti en enseignes lumineuses au-dessus de stations services au design multinational.

b) Mais raison politique oblige : c'est à l'indifférente Europe, tétanisée par sa crise, que d'autres symboles adresseront, désespérément, leur demande de complétude. En témoigne le drapeau adopté en 2008, avec la proclamation de la République indépendante. Exit l'aigle bicéphale de Skenderberg. Le nouvel emblème est fait désormais d'une sobre silhouette jaune sur fond bleu dessinant le tracé des frontières. Elle est surmontée de 6 étoiles blanches formant un léger arc de cercle ; ces dernières représentent, à la demande expresse de l'ONU, les 6 minorités du pays. Parmi elles, les Roms voleurs, rejetés en contrebas de la route de Kumanovo, symboliquement réintégrés. Ce drapeau tout neuf, nous le verrons partout, jusqu'au sommet des totems lumineux des stations service (kosovo petrol).

Cette réécriture fait apparaître d'abord une difficulté qui résulte de la complexité de l'instance narrative qui maintenant régit ma production : le **temps des verbes**. Comment contrôler la **superposition des temporalités** : celle de 1999 (le carnet de voyage), celle des

¹¹ Voir MAUPASSANT, préface pour Pierre et Jean

voyages ultérieurs, en particulier celui de 2010, où l'adoption du nouveau drapeau relève déjà d'un passé récent (2008), mais postérieur à mes trois premiers déplacements ? Je ne suis pas certain d'avoir trouvé la bonne **solution**, et j'opte, faute de mieux pour l'emploi du futur, en prenant toujours comme référence la période du carnet, mais il est en concurrence avec le présent, qui renvoie au temps de la réécriture (mai 2012). Je retiens aussi ces deux réécritures pour faire l'éloge... de Google, comme assistant à la production d'un texte « scriptible ». A la base, toujours un souvenir, une émotion. Nous rentrions de nuit, le 2 ou le 3 novembre 2010 à pied à notre hôtel, et nous avons été frappés par cette enseigne lumineuse aux couleurs du nouveau drapeau du pays. Je me reconnais une certaine habileté à rédiger une analyse pour l'épreuve du concours ; je dois avouer mon incapacité désolante à simplement décrire, objectivement, cette enseigne. La première version (a) n'est franchement pas terrible. J'avais retrouvé dans mes archives la photo, avec la marque « kosova petrol ». J'ai eu l'idée de rechercher sur Google un site professionnel d'enseignes lumineuses pour garages, et je suis tombé sur le mot qu'il fallait : il s'agit de « totems »... ce mot technique complétait magnifiquement la liste des « sémaphores » frontaliers, listé par Debray. Mais ce n'est pas tout. Toujours en essayant de trouver les mots pour décrire ce drapeau, je suis tombé, avec Wikipedia, sur l'explication des 6 étoiles, qui n'avaient pas suscité mon intérêt lors du voyage. J'avais tort, ayant découvert ainsi la réintégration symbolique des Roms dans cet emblème. De la **résolution d'un problème d'écriture** vers une compréhension approfondie du sujet, et la **densification** progressive d'un texte. Plaisir d'écrire. Plaisir de comprendre.

Dernière version

Au cœur de Pristina, à deux pas du siège du gouvernement, jaillit l'eau d'une fontaine à l'effigie d'une Vierge à l'enfant ; son nom : Anjezë (Agnès) Gonxhe Bojashiu, plonge ses racines dans l'antique et mystérieuse langue des Illyriens, des Thraces et des Doriens, les lointains ancêtres des Albanais ; mais le monde la connaît mieux sous celui de Mère Teresa.

[Route dans la nuit qui tombe rapidement. Je suis dans la voiture de P. avec C. Gjilan. 1^o étape, le centre culturel. Une grande belle salle avec murs blancs, grande baie vitrée au fond : tas de livres dans des caisses (convoi Teresa ?). Où dormir ? F. nous emmène dans la famille de V. Extraordinaire arrivée dans un quartier obscur. Coupure d'électricité. Bel appartement de centre ville avec cour intérieure et grand escalier. Sommes accueillis à la bougie. Intérieur spacieux, accueillant. Thé. Tapis. Une petite fille de deux ans s'endort dans un berceau traditionnel vigoureusement secoué. Nuit réparatrice.]

Il est temps de mettre un point final à ce « méta-récit », cette tentative de reconstitution de mes opérations de réécriture. **Réécriture ou récriture ?** Le résultat me rend perplexe sur la distinction faite par Oriol-Boyer¹², qui d'ailleurs convient elle-même qu'elle est

¹² ORIOL-BOYER (Claudette), Pratiques, N°105-106 – juin 2000 – Table-ronde sur la réécriture.

problématique. J'ai « récrit » mon cahier : le résultat final n'est plus un carnet de voyage. Des destinataires se sont dessinés : principalement mes étudiants, que j'ai voulu encourager en risquant moi-même l'aventure ; peut-être aussi mes compagnons de voyage et mes collègues du Kosovo avec lesquels je conserve des liens. Mais cette « réécriture » s'est nourrie en près de trois semaines de nombreuses « réécritures ». Je n'ai pas prémédité le texte final, qui a avancé par « capillarité », ou comme certaines plantes envahissantes, par « rhizomes ». Le facteur « temps » a été essentiel. Encore un aspect qui doit nous faire réfléchir : dans le parcours de formation de l'étudiant, la capitalisation des « UE » sous forme de contrôles en temps limité ne permet pas d'intégrer cette condition essentielle de maturation du texte. Il justifie en revanche l'importance donnée au mémoire de recherche.

Pour finir, enfin !

Ce n'est là qu'une tentative de reconstitution, d'ailleurs incomplète, approximative... voire en partie inventée. **Aucun scripteur n'est en mesure de prendre exhaustivement conscience de la genèse de son texte.** J'en ai eu la preuve. J'étais persuadé que l'évocation de Mère Teresa était mon ultime **addition**, venue peut-être par la nécessité de trouver un correspondant féminin au « King » Clinton, nouvel Alexandre. Est-ce le chantier de la cathédrale qui m'a rappelé la figure de la Bienheureuse ? Ou le prolongement logique de la pensée de Régis Debray : un petit pays trop heureux de revendiquer à son avantage cette héroïne planétaire ? Je n'ai pas été peu surpris de me rendre compte que Mère Teresa, *la Vierge à l'enfant* de la fontaine, était présente, à travers une minuscule allusion dans la toute première version de mon cahier vert, et que ce nom figurait à côté de l'évocation d'une petite fille au berceau. Or c'est le fragment de mon cahier auquel ma décision de me concentrer sur le passage de la frontière m'avait *fait renoncer*. Et je l'avais complètement oublié. **Il y a sans doute encore place pour un inconscient au travail dans la production du texte scriptible, par delà la visée réflexive.**

Il faudra y réfléchir quand nous atterrirons de nouveau sur la planète **pédagogie**. JMM – 17 mai 2012.

[en savoir plus sur le Kosovo](#)

[retour à la page d'accueil](#)

